

Libérer la vie est impossible sans une révolution des femmes radicale qui changerait la mentalité et la vie des hommes. Si nous sommes incapables de réconcilier l'homme et la vie ainsi que la vie et la femme, alors, le bonheur n'est qu'un vain espoir. La révolution de genre ne concerne pas que les femmes. Elle concerne les cinq mille ans de société de classes qui a fait plus de mal aux hommes qu'aux femmes. Ainsi, cette révolution de genre signifie aussi la libération des hommes. J'ai souvent écrit sur le « divorce total », c'est-à-dire la capacité de divorcer d'avec la culture vieille de cinq mille ans de la domination masculine. Les identités de genre féminine et masculine que nous connaissons aujourd'hui sont des constructions qui furent formées bien plus tard que l'homme et la femme biologiques. La femme a été exploitée pendant des milliers d'années en raison de cette identité construite ; elle n'a jamais été reconnue à la hauteur de son travail. L'homme doit cesser de toujours voir la femme comme une femme, une sœur, une amante – ces stéréotypes qui furent forgés

Libérer la vie : la révolution de la femme

Abdullah Öcalan

Français



International Initiative Edition

Abdullah Öcalan :
Libérer la vie : la révolution de la femme
Première édition 2013
© Abdullah Öcalan

ISBN : 978-3-941012-89-9
Traduction : Initiative internationale

Publié par :
International Initiative Edition
en collaboration avec Mesopotamian Publishers, Neuss

Initiative internationale
« Liberté pour Abdullah Öcalan – Paix au Kurdistan »
P.O. Box 100511
50445 Cologne
Allemagne
www.freedom-for-ocalan.com

**Libérer la vie :
la révolution de la femme**

Abdullah Öcalan

Contenu

Introduction de l'Initiative internationale	9
1. Avant-propos	12
2. La révolution de la femme : l'ère néolithique	16
3. La première grande rupture sexuelle	21
4. L'enracinement de l'autorité patriarcale	27
5. La réduction à l'état de femme au foyer est la source de toutes les formes d'esclavage	30
6. La seconde grande rupture sexuelle	34
7. Famille, dynastie et État	39
8. La situation de la femme au sein de la société kurde	45
9. Le capitalisme	48
10. L'économie	53
11. Tuer le mâle dominant : instituer la troisième grande rupture sexuelle contre le mâle dominant	56
12. Jineolojî, la science de la femme	61
13. La modernité démocratique, ou l'ère de la révolution de la femme	65
À propos de l'auteur	70
À propos de l'Initiative internationale	71
Publications d'Abdullah Öcalan	73
Livres	73
Brochures	73
LIBERTÉ POUR ÖCALAN !	74

Introduction de l'Initiative internationale

La brochure que vous avez sous les yeux est la troisième préparée par l'Initiative internationale. Ces brochures ont été constituées d'après différents livres écrits par Abdullah Öcalan, afin de présenter un résumé de ses opinions à propos de certains sujets fondamentaux.

Avant l'enlèvement et l'emprisonnement d'Öcalan en 1999, plusieurs ouvrages reprenant ses discours prononcés sur les questions de sexe et de genre avaient déjà été publiés, dont les trois volumes du classique *Nasıl yaşamalı ?* (« Comment vivre ? »). Le titre d'un livre d'entretiens, *Erkeği öldürmek* (« Tuer l'homme »), est par ailleurs devenu une expression courante chez les Kurdes. Öcalan est l'auteur du slogan « Pas de libération du pays sans libération de la femme », qui a redéfini la libération nationale comme étant, avant tout, subordonnée à la libération de la femme. Dans ses carnets de prison, Öcalan aborde, au cours de ses analyses sur l'histoire, la société contemporaine et l'activisme politique, le thème de la libération de la femme. Cette brochure a été constituée à partir d'extraits des ouvrages d'Öcalan traitant de ces sujets, tirés notamment de ses livres les plus récents et encore non traduits.

Les pratiques des pays socialistes réels, ainsi que ses propres travaux théoriques et pratiques depuis les années 70, ont conduit Öcalan à postuler l'asservissement des femmes comme point de départ de toutes les autres formes d'asservissement. Ceci n'est pas dû à une prétendue différence biologique de la

femme par rapport à l'homme, conclut-il, mais bien à sa position de fondatrice et dirigeante du système matriarcal de la société néolithique.

Abdullah Öcalan n'est pas uniquement un théoricien ; il est le leader d'un mouvement qui lutte non seulement pour la libération du peuple kurde, mais également pour redonner un véritable sens à la vie. Ceci permet à ses écrits d'avoir une influence profonde sur la vie de très nombreuses personnes.

Tout au long de sa vie, Öcalan s'est interrogé sur la question de la libération de la femme. Ceci est en particulier vrai de ses années de lutte. Il a toujours vivement encouragé les femmes du mouvement à engager la lutte contre la domination masculine, en s'inspirant de sa propre critique du patriarcat. Une telle approche de la part d'un leader de cette envergure a sans conteste permis des évolutions primordiales.

Pendant de nombreuses années, Öcalan a évoqué le dépassement des rôles construits pour les femmes et les hommes en tant qu'objectif fondamental, tout en encourageant l'établissement de mouvements et d'institutions féminines où les principales intéressées pourraient questionner et refonder leurs vies, leurs êtres, les hommes et la société. En harmonie avec la lutte de libération du peuple kurde, le Kurdistan a ainsi vu se développer une forte participation des femmes dans tous les secteurs de la vie. Ceci est tellement vrai que la vitalité et le dynamisme exceptionnels du mouvement des femmes au Kurdistan surprennent souvent les observateurs extérieurs, désarçonnés par la présence d'un tel phénomène dans une région du monde généralement considérée comme extrêmement patriarcale.

Abdullah Öcalan a souvent suggéré, par le passé, que le niveau de liberté de la femme déterminait le niveau de liberté de l'ensemble de la société. Il a réaffirmé cette croyance au cours d'une entrevue récente avec une délégation du BDP (Parti

pour la Paix et la Démocratie), affirmant : « Pour moi, la libération de la femme est plus importante que la libération du pays. »

De là est née l'idée d'une brochure consacrée à la question de la libération de la femme.

I. Avant-propos

Toute ma vie, j'ai été intrigué par la question de la libération de la femme. Considérant, à l'origine, l'asservissement des femmes au Moyen-Orient et dans le monde comme un produit du système féodal, mes nombreuses années de recherche et de pratique révolutionnaire m'ont amené à considérer les racines du problème comme bien plus profondes. Les cinq mille ans d'histoire de la civilisation peuvent être résumés en une histoire de l'asservissement des femmes. Par conséquent, la libération de la femme ne surviendra qu'au prix d'une lutte contre les fondations mêmes de ce système de pouvoir.

Une analyse du courant principal de la civilisation démontre, au fil de l'histoire, le poids croissant de la servitude sur les velléités de liberté des peuples. Ce courant principal de la civilisation, transmis de Summer à Akkad, de Babylone à Ashur, de la Perse à la Grèce puis à Rome, Byzance, l'Europe et, enfin, aux États-Unis, a ainsi subi les influences successives de ces diverses entités. Au cours de la longue histoire de ce courant de civilisation, l'esclavage s'est construit et perpétué sur trois niveaux : premièrement, la construction de l'esclavage idéologique (la mythologie conduisant à la construction de dieux craints et dominateurs) ; puis, l'usage de la force ; enfin, le contrôle de l'économie.

Ce triple étagement de la société est très bien illustré par les ziggurats, les temples établis par l'État clérical sumérien. L'étage supérieur du ziggurat est conçu comme quartiers du

dieu ayant le contrôle sur l'esprit. L'étage moyen représente les quartiers généraux politiques et administratifs des prêtres. Enfin, l'étage inférieur abrite les artisans et les travailleurs agricoles, forcés de travailler dans divers types de productions. Ce modèle n'a pas fondamentalement changé jusqu'aujourd'hui. Ainsi, analyser le ziggurat revient à analyser le courant continu du système civilisationnel principal, ce qui nous permet à son tour d'analyser le système-monde capitaliste actuel à partir de sa base véritable. Le développement continu et cumulatif de capital et de pouvoir n'est que la face de la médaille. Le revers en est constitué par l'esclavagisme, la faim, la pauvreté monstrueuse et la coercition aboutissant à une société semblable à un troupeau de bêtes de somme.

Sans priver la société de sa liberté et s'assurer de la possibilité de sa gestion en troupeau, la civilisation centrale ne peut subsister ni se préserver, en raison de la nature du système par lequel elle fonctionne. Cet objectif est atteint en créant toujours plus de capital et d'instruments de pouvoir, provoquant l'expansion perpétuelle de la pauvreté, associée à une mentalité grégaire. La nature même du système fait de la liberté une question-clé, soulevée à chaque époque successive.

L'histoire de la privation de liberté est aussi l'histoire de la perte de statut de la femme et de sa disparition de l'histoire. C'est l'histoire de la prise de pouvoir par la figure masculine dominante, avec ses dieux et ses serviteurs, ses dirigeants et ses subalternes, son économie, sa science et ses arts. L'érosion du statut de la femme équivaut au déclin de l'ensemble de la société et explique la société sexiste qui s'ensuit. L'homme sexiste est tellement désireux de construire sa domination sociale sur la femme qu'il fait de chaque contact entre les deux sexes une parade de domination.

La profondeur de l'asservissement de la femme et le masquage intentionnel de ce fait sont donc liés de près à l'essor, au

sein de la société, du pouvoir étatique et hiérarchique. Tandis qu'on accoutume les femmes à l'esclavage, les hiérarchies (du mot grec *ἱεραρχία* ou *hierarkhia*, « pouvoir du prêtre supérieur ») sont établies, ouvrant la voie à l'asservissement des autres secteurs de la société. L'asservissement de l'homme suit l'asservissement de la femme. L'asservissement de genre diffère, à certains égards, de l'asservissement de classe ou de nation. Sa légitimation est obtenue par l'alliage d'une répression intense et raffinée à des mensonges jouant sur les émotions. La différence biologique de la femme est utilisée comme justification à son asservissement. Tout son travail est appréhendé comme acquis, déconsidéré et appelé « travail de femme ». Sa présence dans l'espace public est dite interdite par la religion et moralement honteuse ; progressivement, elle est exclue de toutes les activités sociales les plus importantes. Tandis que le pouvoir dominant des activités sociales, politiques et économiques est approprié par l'homme, la faiblesse de la femme s'institutionnalise et s'accroît. Ainsi, l'idée d'un « sexe faible » devient une croyance partagée.

En réalité, la société traite la femme non seulement comme un sexe biologiquement distinct, mais presque comme une race, une nation ou une classe séparée – la plus opprimée des races, des nations ou des classes : aucune race, aucune classe ni aucune nation n'est assujettie à un esclavage aussi systématique que la réduction au statut de femme au foyer.

La désillusion provoquée par l'échec des luttes pour la liberté et l'égalité, ainsi que des luttes démocratiques, morales, politiques ou de classes, porte la marque de l'archétype des rapports de forces, celui qui se joue entre la femme et l'homme. De cette relation archétypique dérivent toutes les formes de relations qui nourrissent l'inégalité, l'esclavage, le despotisme, le fascisme et le militarisme. Si nous voulons donner un sens véritable aux termes si souvent utilisés d'égalité, liberté, démo-

cratie et socialisme, nous devons analyser et briser l'ancien réseau de relations tissé autour des femmes. Il n'y a aucun autre moyen de parvenir à une égalité véritable permettant à la fois la diversité, la liberté, la démocratie et l'existence de principes moraux.

La clarification et la levée des ambiguïtés pesant sur le statut de la femme ne sont, cependant, qu'un des aspects de cette question complexe. Bien plus importante est la question de la libération de la femme ; en d'autres termes, la résolution du problème dépasse en importance sa seule mise à jour et analyse. L'élément le plus en vue dans le chaos actuel du système capitaliste est l'exposition, aussi limitée soit-elle, du statut de la femme. Au cours du dernier quart du XXème siècle, le féminisme est parvenu – pas suffisamment, nous en conviendrons – à dévoiler certains aspects de la vérité de la femme. Plus les temps sont chaotiques, plus la possibilité du changement augmente ; cependant, celui-ci est fonction du niveau de progrès et de compréhension atteint par rapport à un phénomène donné. Ainsi, au cours de telles époques, de petites mesures de liberté peuvent conduire à des bonds en avant. La libération de la femme peut émerger comme l'acquis majeur de la crise actuelle. Tout ce que la main de l'homme a construit, elle peut aussi le démolir. L'asservissement de la femme ne fait pas partie des lois de la nature, pas plus qu'elle n'est inscrite sur les tablettes du destin. Il nous faut donc esquisser une théorie, un programme et une organisation, ainsi que les mécanismes permettant de les mettre en œuvre et, ainsi, de renverser cet état de fait.

2. La révolution de la femme : l'ère néolithique

Le patriarcat n'a pas toujours existé. Il est probable qu'au cours du millénaire ayant précédé l'essor de la civilisation étatique, la femme ait occupé une position bien différente au sein de la société. En effet, la société était matricentrée – elle était construite autour de la femme.

Au sein du système des monts Zagros et Taurus, la société mésolithique, puis néolithique, commença à se développer à la fin de la quatrième période glaciaire, il y a environ vingt mille ans. Cette société admirable, aux outils bien développés et aux habitats sophistiqués, était bien plus avancée que la société clanique l'ayant précédée. Cette période marqua une époque extraordinaire dans l'histoire de notre nature sociale. De nombreuses évolutions qui continuent d'affecter nos vies remontent à cette époque historique : la révolution agricole, l'établissement de villages, les origines du commerce, la famille fondée sur la mère, ainsi que les tribus et autres modes d'organisations tribaux.

De nombreux outils, équipements et méthodes toujours en usage sont basés sur des découvertes et inventions probablement faites par des femmes à cette époque, ainsi que les applications pratiques de différentes herbes, la domestication des animaux et la culture des plantes, la construction de lieux d'habitation, les principes de la nutrition infantile, la pioche, le broyeur et peut-être même la charrette à bœufs.

À mon avis, le culte de la déesse-mère qui régnait à cette

époque symbolise la révérence due au rôle de la femme dans ces progrès importants. Je ne le considère pas comme la déification d'une fertilité abstraite. Dans le même temps, la hiérarchie fondée sur la femme-mère est à l'origine historique du concept de la mère, par lequel toutes les sociétés continuent de respecter et de reconnaître la mère comme autorité. Elle exige cette autorité, car la mère est le principal élément de la vie, parce qu'elle donne et qu'elle soutient en élevant les enfants, et ce même dans les conditions les plus difficiles. En effet, toute culture et hiérarchie fondée sur cette reconnaissance se doit de vénérer la femme. La véritable raison de la longévité du concept de la mère réside dans le fait que la mère forme, de manière concrète, la base de l'être social, l'humain – et non pas dans une abstraite capacité à enfanter.

Au cours de l'époque néolithique, un ordre social communal total, appelé le « socialisme primitif », fut créé autour de la femme. Cet ordre social ne connaissait aucune des pratiques de contrôle de l'ordre étatique ; ceci ne l'empêcha pourtant pas de se perpétuer des milliers d'années durant. Cet ordre au long cours modela la conscience sociale collective de l'humanité et notre désir éternel de reconquérir et d'immortaliser cet ordre social d'égalité et de liberté conduisit à notre construction du paradis.

Le socialisme primitif, caractérisé par l'égalité et la liberté, était viable, car la moralité sociale de l'ordre matriarcal ne permettait pas la propriété qui est le facteur principal ayant conduit à l'accroissement des divisions sociales. La répartition du travail entre les sexes, l'autre question liée à ces divisions, n'était pas encore fondée sur la propriété et les rapports de forces. Les relations privées ne s'étaient pas encore développées au sein du groupe. La nourriture collectée ou chassée appartenait à tous. Les enfants appartenaient au clan. Aucun homme ni aucune femme n'était la propriété privée de qui que ce soit.

Dans tous ces domaines, la communauté, encore réduite et ne possédant pas une grosse capacité de production, avait une culture idéologique et matérielle commune et solide. Les principes fondamentaux soutenant la société étaient le partage et la solidarité – la propriété et la force, menaces pour la vie même, auraient perturbé cette culture.

Au contraire du courant de société actuel, la relation de la société néolithique avec la nature était maintenue, à la fois en termes de culture idéologique et matérielle, par l'adhésion à des principes écologiques. La nature était considérée comme vivante et animée, tout comme l'humain. Cette conscience de la nature engendrait une mentalité voyant une nature parsemée d'une multitude de lieux sacrés et de divinités. L'essence de la vie collective était ainsi fondée sur une métaphysique du sacré et du divin remontant aux origines à la vénération de la figure de la femme-mère.

Nous devons comprendre ceci : pourquoi et comment le renversement du système matriarcal de l'époque néolithique a-t-il été possible ?

Depuis l'époque des premiers groupes sociaux, une tension existait entre les activités de chasse et de cueillette, réalisées respectivement par l'homme et par la femme, tension ayant conduit au développement de deux évolutions culturelles distinctes au sein de la société.

Dans la société matriarcale, le surplus de production, bien que limité, était accumulé. (Ceci fut le point de départ de l'économie – non pas en tant que concept, mais en tant qu'essence – et nous trouvons ici les origines des différents types d'économies, telles que les économies capitalistes ou les économies du don.) La femme, nourricière, contrôlait ce surplus. Mais l'homme (peut-être grâce au développement de techniques de chasse plus efficaces) améliora sa position, ce qui lui permit d'élever son statut et de s'attacher à de nouvelles per-

sonnes. Le « vieux sage » et le chaman, qui ne faisaient auparavant pas partie du groupe des hommes forts, virent ces derniers s'associer à eux, contribuant à construire l'idéologie de la domination masculine. Ils avaient pour intention de développer contre les femmes un mouvement tout à fait systématique.

Ceci marqua le début de l'introduction progressive de hiérarchies institutionnalisées au sein d'une société matriarcale néolithique qui en était auparavant dépourvue. L'alliance avec le chaman et la figure de l'ancien, l'homme d'expérience, fut à cet égard une évolution importante. L'emprise idéologique établie par l'alliance masculine sur les jeunes hommes qu'ils attiraient dans leur cercle renforça leur position au sein de la communauté. Ce qui importe ici, c'est la nature du pouvoir gagné par les hommes. La chasse, tout comme la protection du clan face aux menaces extérieures, impliquaient de tuer et de blesser, comprenant donc des caractéristiques militaires. Là se trouvent les origines de la culture de la guerre. Dans une situation de vie ou de mort, on n'a d'autre choix que de se plier à l'autorité et à la hiérarchie.

La communalité est la fondation sur laquelle se sont construits la hiérarchie et le pouvoir étatique. À l'origine, le terme hiérarchie renvoyait au gouvernement des prêtres et à l'autorité des anciens et des sages. Elle avait alors une fonction positive. Au sein de la société naturelle, cette hiérarchie peut même être considérée comme le prototype de la démocratie. La femme-mère et les sages assuraient la sécurité communale et la gouvernance de la société ; ils étaient des éléments fondamentaux, utiles et nécessaires au sein d'une société qui n'était pas fondée sur l'accumulation et la propriété. La société leur vouait un respect volontaire. Mais lorsque la dépendance volontaire se transforme en autorité et l'utilité en intérêt, l'instrument de la force émerge en dehors de toute nécessité, se dissimulant derrière la sécurité de la communauté et la production

collective. Ceci constitue le noyau de tous les systèmes d'oppression et d'exploitation. Il s'agit de la plus sinistre invention humaine ; celle-ci conduisit à toutes les formes d'esclavage, toutes les formes de mythologie et de religion, au pillage et à la destruction dans leurs formes les plus systématiques.

Sans nul doute, des facteurs extérieurs intervinrent dans la désagrégation de la société néolithique, mais l'existence de la société sacrée et étatique des prêtres en fut le facteur principal. Les légendes des civilisations originelles de Basse Mésopotamie et des berges du Nil le confirment. La culture de la société avancée du néolithique, associée à de nouvelles techniques d'irrigation artificielle, fournit le surplus de production nécessaire à l'établissement d'une telle société. C'est principalement par le pouvoir et la position nouvellement acquis par l'homme que la société urbaine formée autour du surplus de production s'organisa sous forme d'État.

L'urbanisation signifiait la marchandisation. Elle conduisit au commerce, injecté dans les veines de la société néolithique sous la forme de colonies. La marchandisation, la valeur d'échange et la propriété crurent de manière exponentielle, accélérant ainsi la désagrégation de la société néolithique.

3. La première grande rupture sexuelle

Dans la lignée du schéma de révolution/contre-révolution du matérialisme historique, je suggère de nommer les tournants remarquables ayant eu lieu dans l'histoire des rapports entre les sexes des ruptures sexuelles. L'histoire a déjà comporté deux ruptures de ce type, et j'en anticipe une troisième à l'avenir.

Au cours des époques sociales ayant précédé la civilisation, la force organisée de « l'homme fort » existait dans le seul but de capturer des animaux et de se défendre contre les agressions extérieures. Cette force organisée jalousait l'unité du clan familial, établi par la femme comme produit de son travail émotionnel. La prise de contrôle sur le clan familial représente la première forme réelle d'organisation de la violence. La femme elle-même, ses enfants et ses proches, ainsi que toute leur accumulation culturelle, morale et matérielle furent usurpés lors de ce processus. Il ne s'agit ni plus ni moins que du pillage de l'économie originelle, l'économie du foyer. La force organisée des proto-prêtres (les chamans), des anciens expérimentés et des hommes forts se constitua en alliance afin de former le pouvoir hiérarchique et patriarcal initial – aussi celui qui dura le plus longtemps –, le pouvoir de la gouvernance sacrée. Toutes les sociétés qui se trouvent à un stade similaire de développement manifestent ce pouvoir : jusqu'à la phase des classes, de la ville et de l'État, cette hiérarchie est dominante au sein de la vie sociale et économique.

Dans la société sumérienne, bien que l'équilibre se soit pro-

gressivement retrouvé en défaveur des femmes, les deux sexes étaient encore plus ou moins égaux jusqu'au deuxième millénaire avant J.-C. Les nombreux temples dédiés à diverses déesses, ainsi que les textes mythologiques datant de cette période indiquent qu'entre 4000 et 2000 avant J.-C., l'influence de la culture de la femme-mère sur les Sumériens – situés au cœur de la civilisation – était égale à celle de l'homme. Aucune culture de la honte ne s'était encore développée autour de la femme.

À cette époque se développa une nouvelle culture affirmant sa supériorité sur le culte de la femme-mère. Le développement de cette autorité et de cette hiérarchie avant le début de la société de classes constitue l'un des tournants historiques les plus fondamentaux. Cette culture est, en effet, distincte de la culture de la femme-mère sur un plan qualitatif. La cueillette, puis l'agriculture, éléments prédominants de la culture de la femme-mère, sont des activités pacifiques qui ne nécessitent pas la guerre. La chasse, activité principalement masculine, repose en revanche sur une culture guerrière et l'affichage d'une autorité sans partage.

Il est donc compréhensible que l'homme fort, dont le rôle essentiel était celui de chasseur, ait convoité les produits accumulés par l'ordre matriarcal. L'affirmation de sa domination allait, en effet, lui fournir de nombreux avantages. L'organisation du pouvoir qu'il avait obtenu par la chasse lui donnait à présent l'opportunité de diriger et d'établir la toute première forme de hiérarchie sociale. Ce développement représente la première utilisation de l'intelligence analytique à des fins malicieuses, procédé devenu par la suite systémique. Qui plus est, le passage du culte de la mère au culte du père permit à l'intelligence analytique de se cacher derrière le masque du sacré.

Ainsi, l'origine des graves problèmes sociaux auxquels nous sommes confrontés se trouve dans les sociétés patriarcales transformées en cultes, c'est-à-dire organisées religieusement

autour de l'homme fort. L'asservissement de la femme prépara le terrain pour l'asservissement des enfants et de l'homme. À mesure que l'homme gagnait en expérience en matière d'accumulation de valeurs obtenues en ayant recours à la main d'œuvre servile (en particulier l'accumulation de produit de surplus), son contrôle et sa domination sur les esclaves augmentait. Le pouvoir et l'autorité prirent une importance croissante. La collaboration entre l'homme fort, l'ancien expérimenté et le chaman afin de former un secteur privilégié conduisit à la constitution d'un centre de pouvoir face auquel il était difficile de résister. Dans ce centre, l'intelligence analytique développa un récit mythologique fabuleux afin de contrôler l'esprit de la population. Dans le monde mythologique composé pour la société sumérienne (et transmis et adapté au travers des époques), l'homme est exalté au point d'être déifié comme créateur du paradis et de la terre. Tandis que le caractère sacré et divin de la femme est d'abord dévalorisé, puis effacé, l'idée de l'homme comme dirigeant et détenteur du pouvoir absolu est inculquée à la société. Ainsi, un réseau énorme de récits mythologiques permet de tisser chaque aspect de la culture dans la toile de cette relation de dirigeant à dirigé et de créateur à créature. La société finit par intérioriser ce monde mythologique aux aspects attrayants et le privilégia à tous les autres. C'est alors qu'il se transforma en religion, une religion au sein de laquelle était préconstruit le concept d'une distinction claire et nette entre les différentes catégories de personnes. Ainsi, la division en classes de la société se reflète dans l'histoire de l'expulsion d'Adam et Ève du paradis et de leur condamnation à la servitude. Cette légende dote les dieux-dirigeants sumériens de pouvoirs créateurs, tandis que leurs sujets sont recréés en tant que serviteurs.

La mythologie sumérienne possédait déjà une histoire de la création à partir de la côte d'un dieu anthropomorphique –

cependant, dans cette version, c'est la déesse Ninhursag qui accomplissait l'acte créateur, afin de sauver la vie du dieu Enki. Au fil du temps, le récit fut altéré afin d'en faire bénéficier l'homme. Les éléments répétitifs de la rivalité et de la créativité présents dans les mythes d'Enki et de Ninhursag-Inanna avaient pour double fonction de dévaloriser la femme et de diminuer l'importance de sa créativité passée d'une part, et de symboliser la formation d'un être humain qui ne serait rien d'autre qu'un esclave et un serviteur de l'autre. (Je crois que cette conception, œuvre des prêtres sumériens, a joué un rôle dans tous les dilemmes dieu-serviteur ultérieurs. Il est crucial de vérifier la véracité de ceci ; cependant, la littérature religieuse ne s'y risque pas, rejetant même souvent cette notion a priori. Les théologiens ressentent-ils le besoin de déguiser la vérité et, par-là, leurs intérêts dans cette histoire ?)

Les identités divines conçues dans la société sumérienne sont le reflet de la nouvelle approche de la nature et des nouvelles puissances sociétales ; plus que cela, elles sont presque élaborées dans le but de reconditionner l'esprit. Au fil de la diminution de l'influence de la dimension naturelle, la dimension sociétale gagne en importance ; l'influence de la femme diminue et des évolutions marquantes surviennent en termes d'assujettissement et d'asservissement de l'être humain. Tandis que le pouvoir politique renforcé au sein de la société propulse certains dieux au premier plan, il conduit aussi à la perte d'identités et à de profonds changements dans la forme de certaines autres. Ainsi, à l'époque babylonienne, le pouvoir absolu du monarque est reflété dans la montée en puissance du dieu Marduk. Ce dernier stade de la mythologie sumérienne marque le seuil de l'apparition des religions monothéistes.

Au sein d'un ordre des choses où l'homme possède les enfants, le père souhaitait avoir autant d'enfants que possible (en particulier des garçons, pour des questions d'accession au

pouvoir). Le contrôle des enfants lui permettait de s'emparer de l'accumulation de la femme-mère : le système de propriété était né. Aux côtés de la propriété collective de l'État clérical, la propriété privée de la dynastie fut ainsi établie. La propriété privée nécessitait l'établissement de la paternité : les droits de paternité étaient requis pour assurer la transmission de l'héritage aux enfants masculins (principalement).

À partir de 2000 avant J.-C., cette culture se diffusa. Le statut social de la femme en fut radicalement altéré. La société patriarcale disposait alors de la force nécessaire pour transformer son pouvoir en acte légendaire. Tandis que le monde masculin était exalté et héroïsé, tout ce qui se rapportait au féminin fut dévalorisé, rabaissé et vilipendé.

Cette rupture sexuelle fut si radicale qu'elle conduisit au changement le plus marquant jamais intervenu dans l'histoire de la vie sociale. Nous pouvons qualifier ce changement dans la valeur de la femme au sein de la culture moyen-orientale de première rupture sexuelle majeure ou de contre-révolution. J'emploie le terme de contre-révolution parce que ce changement n'a conduit à aucun développement positif pour la société. Au contraire, il a engendré une extraordinaire pauvreté de vie en amenant la domination rigide de la société par le patriarcat et l'exclusion de la femme. Ce déchirement dans la civilisation moyen-orientale peut être considéré comme la première étape dans la détérioration progressive de sa situation ; en effet, les conséquences négatives de cette rupture se multiplièrent avec le temps. Au lieu d'une société à deux voix, elle engendra une société à une seule voix, masculine. La transition s'effectua vers une culture sociale unidimensionnelle et masculinisée à l'extrême. L'intelligence émotionnelle de la femme, créatrice de merveilles, humaine et engagée en faveur de la nature et de la vie, fut perdue. À sa place apparut l'intelligence analytique maudite d'une culture cruelle, soumise au

dogmatisme et détachée de la nature ; une intelligence exaltant la guerre comme la plus grande des vertus et avide d'effusions de sang ; une intelligence pour qui le traitement arbitraire de la femme et l'asservissement de l'être humain représentait ce qui est juste. Cette intelligence est l'antithèse de l'intelligence égalitaire de la femme, concentrée sur la production humaine et la nature animée.

La mère est devenue l'ancienne déesse ; elle reste à présent au foyer, femme chaste et obéissante. Loin d'être l'égale des dieux, elle ne peut faire entendre sa voix ou montrer son visage. Doucement, mais sûrement, elle est drapée dans des voiles et devient captive au sein du harem de l'homme fort.

La profondeur de l'asservissement de la femme en Arabie (intensifiée par la tradition abrahamique de Moïse) est liée à ce développement historique.

4. L'enracinement de l'autorité patriarcale

Toute société patriarcale a besoin d'une structure autoritaire et hiérarchique pour exister. L'alliance de l'administration autoritaire et de l'autorité sacrée du chaman résulta dans le concept de hiérarchie. L'institution de l'autorité gagna progressivement en importance au sein de la société et, à mesure que s'intensifiaient les distinctions de classes, elle se transforma en autorité étatique. À l'époque, l'autorité hiérarchique était personnelle, pas encore institutionnalisée, et ne dominait donc pas encore la société de manière aussi forte que l'État institutionnalisé. L'observation de ses règles était en partie volontaire et le degré d'engagement déterminé par les intérêts de la société.

Cependant, le processus ainsi mis en marche finit par conduire à la naissance de l'État hiérarchique. Longtemps, le système communal des origines résista à ce processus. Le respect et l'engagement aux côtés de l'autorité de l'alliance n'étaient présents qu'à condition que celle-ci partage son accumulation de produit avec les autres membres de la société. En réalité, l'accumulation de produit de surplus était même considérée comme injuste ; la personne la plus respectée était celle qui redistribuait les produits de son accumulation. (La tradition de générosité encore largement vénérée dans les sociétés claniques tire ses origines de cette tradition historique forte.) Dès les origines, la communauté considérait l'accumulation de produit de surplus comme la menace la plus sérieuse à son existence et elle fonda sa moralité et sa religion sur la

résistance face à cette menace. Mais la culture d'accumulation et l'autorité hiérarchique de l'homme finirent par vaincre la culture de la femme. Disons-le clairement, cette victoire n'était pas une nécessité historique et inévitable. Aucune loi n'indique qu'une société naturelle doive nécessairement évoluer en société hiérarchique, puis étatique. Il peut y avoir une propension à un tel développement, mais considérer cette propension comme équivalente à un processus continu et inévitable qui doit aller à son terme serait une supposition complètement erronée. Considérer l'existence des classes comme une voie du destin n'est rien de plus qu'un instrument involontairement placé entre les mains des idéologues de classes.

Suite à cette défaite, de sérieuses failles apparurent au sein de la société communale des femmes. Le processus de transformation en société hiérarchique fut loin d'être aisé. Il s'agit de la phase de transition entre société communale primitive et État. La société hiérarchique devait finir soit par se désintégrer, soit par se transformer en État. Bien qu'elle ait, à certains égards, joué un rôle positif dans le développement de la société, sa forme de socialisation, c'est-à-dire l'alliance entre les puissances masculines, fournit au patriarcat hiérarchique la force de se développer en État. C'est, en effet, la société hiérarchique et patriarcale qui subjuguait la femme, la jeunesse et les membres d'ethnies différentes ; ceci fut accompli avant le développement de l'État. L'élément le plus important est de comprendre comment cette soumission se produisit. L'autorité qui y conduisit ne fut pas obtenue par des lois, mais par la morale nouvelle, fondée sur les besoins matériels plutôt que sur le sacré.

Face au développement du concept religieux d'un dieu unique et abstrait, reflétant les valeurs de la société patriarcale, l'autorité matriarcale de la société naturelle et sa myriade de déesses résista. Au sein de l'ordre matriarcal, les règles essen-

tielles sont de cultiver, de produire et de fournir afin d'assurer la subsistance de la population. Là où la morale patriarcale légitime l'accumulation et ouvre la voie à la propriété, la morale de la société communale condamne l'accumulation de surplus comme source de tous les maux et encourage la redistribution. L'harmonie interne à la société se détériore petit à petit et les tensions augmentent.

La solution à ce conflit résidait alors soit dans le retour aux anciennes valeurs matriarcales, soit dans l'augmentation du pouvoir patriarcal à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté. Pour la faction patriarcale, il n'y avait qu'une possibilité. Ainsi furent établies les fondations de la société violente et guerrière basée sur l'oppression et l'exploitation que nous connaissons. Par ce processus de conflit, la phase étatique, c'est-à-dire la phase d'autorité institutionnalisée fondée sur l'usage permanent de la force, fut enclenchée.

Sans analyser le statut de la femme au sein du système hiérarchique et les conditions dans lesquelles elle se retrouva asservie, ni l'État, ni le système de classes sur lequel celui-ci repose ne peuvent être compris. La femme n'est pas prise pour cible en tant que genre féminin, mais en tant que fondatrice de la société matriarcale. Sans une analyse approfondie de l'asservissement de la femme et l'établissement des conditions nécessaires au renversement de cet état de fait, aucune autre forme d'esclavage ne peut être ni analysée, ni renversée. En l'absence de ces analyses, des erreurs fondamentales seront en effet commises.

5. La réduction à l'état de femme au foyer est la source de toutes les formes d'esclavage

Le sexisme est l'idéologie de base du pouvoir depuis le bond en avant accompli par l'ordre hiérarchique. Il est lié de près à la division de classes et l'exercice du pouvoir. L'autorité de la femme ne se base pas sur le produit de surplus ; au contraire, elle prend sa source dans la fertilité et la productivité et renforce l'existence sociale. Fortement influencée par l'intelligence émotionnelle, elle est liée de près à l'existence communale. Le fait que la femme n'ait pas de position visible dans les guerres de pouvoir basées sur le produit de surplus est dû à sa position dans l'existence sociale.

Il nous faut signaler une caractéristique institutionnalisée au sein des sociétés civilisationnelles, c'est-à-dire la tendance de la société à se prêter aux rapports de forces. Tout comme la réduction à l'état de femme au foyer était nécessaire à la recreation de la femme, la société devait être préparée afin que le pouvoir puisse garantir sa propre existence. La réduction à l'état de femme au foyer est la plus ancienne forme d'esclavage. L'homme fort et son entourage vainquirent la femme-mère et tous les aspects de son culte par des luttes longues et globales. L'institutionnalisation de la réduction au statut de femme au foyer intervint lorsque la société sexiste devint dominante. La discrimination de genre n'est pas une notion limitée aux rapports de forces entre homme et femme ; elle définit les rapports de forces présents à tous les échelons de la société. Elle est indicatrice du pouvoir étatique ayant atteint sa capacité maximum avec la modernité.

La discrimination de genre a eu sur la société un effet doublement destructeur. Premièrement, elle a ouvert la société à l'esclavage ; deuxièmement, toutes les autres formes d'esclavage ont été modelées d'après la réduction à l'état de femme au foyer. Celle-ci ne vise pas seulement à recréer l'individu en tant qu'objet sexuel ; elle ne résulte pas d'une caractéristique biologique. Il s'agit d'un processus intrinsèquement social, qui vise l'ensemble de la société. L'esclavage, la soumission, l'assujettissement à des insultes, les sanglots, le mensonge habituel, le manque d'affirmation de soi et l'affichage ostentatoire de sa personne sont tous des aspects reconnus de la réduction à l'état de femme au foyer et doivent être rejetés par la morale de la liberté. Il s'agit, en effet, de la fondation d'une société dégradée, la véritable fondation de l'esclavage. C'est la fondation institutionnelle sur laquelle furent établis tous les types d'esclavage et d'immoralité, des plus anciens aux plus récents. La société civilisationnelle reflète cette fondation dans toutes ses catégories sociales. Pour que le système fonctionne, l'ensemble de la société doit être soumis au statut de femme au foyer. Le pouvoir est synonyme de masculinité. Ainsi, la soumission de la société au statut de femme au foyer est inévitable, car le pouvoir ne reconnaît pas les principes de liberté et d'égalité. S'il les reconnaissait, il ne pourrait exister. Le pouvoir et le sexisme partagent la même essence au sein de la société.

D'autres points importants qu'il nous faut évoquer sont la dépendance et l'oppression de la jeunesse établies par les anciens expérimentés au sein de la société hiérarchique. Alors que l'expérience renforce les anciens, l'âge les rend faibles et impuissants. Ceci pousse les anciens à enrôler les jeunes, ce qu'ils font en gagnant leurs esprits. Cette façon de faire renforce considérablement le patriarcat. Grâce à la force physique de la jeunesse, ils peuvent en effet réaliser tous leurs desseins. Cette dépendance de la jeunesse a été continuellement perpétuée et

approfondie. La supériorité de l'expérience et de l'idéologie ne peut être facilement défaire. La jeunesse (et même les enfants) sont soumis aux mêmes stratégies et tactiques, à la même propagande idéologique et politique et aux mêmes systèmes d'oppression que la femme – l'adolescence, comme la féminité, n'est pas une réalité physique, mais une réalité sociale.

Ceci doit être bien compris. Ce n'est pas par hasard que la première autorité puissante établie fut l'autorité sur la femme. La femme représente le pouvoir de la société organique, naturelle et égalitaire qui n'a pas encore fait l'expérience des relations d'oppression et d'exploitation. Le patriarcat n'aurait pu être victorieux si celle-ci n'avait pas été défaire ; qui plus est, le passage à l'institution étatique n'aurait pu avoir lieu. Briser le pouvoir de la femme-mère revêtait donc une importance stratégique, ce qui explique que le processus se soit révélé si ardu et compliqué.

Sans analyse du processus par lequel la femme fut vaincue socialement, il est impossible de comprendre les caractéristiques fondamentales de la culture sociale à dominante masculine qui s'ensuivit. Il sera même impossible de parvenir à une simple conscience de l'établissement sociétal de la masculinité. Sans comprendre comment la masculinité s'est formée socialement, on ne peut analyser l'institution étatique et, donc, on ne peut définir de manière juste la culture du pouvoir et la guerre liée à l'État. Je mets l'accent sur ce point car il est essentiel que nous mettions à jour les macabres personnalités quasi-divines qui se développèrent en résultat de toutes les divisions de classe survenues par la suite, ainsi que tous les différents types de meurtre et d'exploitation commis par ceux-ci. La soumission sociale de la femme représente la contre-révolution la plus vile qui ait été menée.

L'État-nation représente le pouvoir porté à sa capacité maximum. Il tire principalement sa force du sexisme, qu'il répand et renforce en intégrant les femmes dans la force de travail, ainsi que par le nationalisme et le militarisme. Tout comme le nationalisme,

le sexisme est une idéologie génératrice de pouvoir et constructrice de l'État-nation. Le sexisme n'est pas fonction de différences biologiques. Pour le mâle dominant, la femelle est un objet destiné à être utilisé dans la réalisation de ses ambitions. Dans la même lignée, suite à la réduction de la femme au statut de femme au foyer, les hommes devinrent eux aussi des esclaves ; par la suite, les deux formes d'esclavage s'entremêlèrent.

En résumé, les campagnes visant à exclure les femmes et à produire une révérence pour la structure de l'autorité du mâle guerrier et conquérant étaient étroitement liées. L'État en tant qu'institution fut inventé par les hommes et les guerres de pillage représentaient quasiment son seul mode de production. L'influence sociétale de la femme, fondée sur la production, fut remplacée par l'influence sociétale de l'homme, fondée sur la guerre et le pillage. Le lien entre la captivité de la femme et la culture sociétale guerrière est étroit. La guerre ne produit pas, elle capture et pille. Bien que la force puisse être décisive pour le progrès social, sous certaines conditions exceptionnelles (ainsi, la résistance à l'occupation, à l'invasion et au colonialisme permet d'ouvrir la voie vers la libération), elle est, plus souvent qu'à son tour, destructrice et négative.

La culture de la violence intériorisée par la société est nourrie par la guerre. L'épée de la guerre brandie dans la guerre interétatique et la main de l'homme sur la famille sont deux mêmes symboles d'hégémonie. La société de classes toute entière, des couches supérieures aux couches inférieures, est coincée entre l'épée et la main.

La question que je me suis toujours posée est la suivante : comment le pouvoir détenu par la femme a-t-il pu tomber aux mains de l'homme, qui n'est ni très productif, ni très créatif ? La réponse se trouve bien sûr dans le rôle joué par la force. Lorsque l'économie fut, elle aussi, dérobée à la femme, une captivité atroce s'ensuivit de manière inévitable.

6. La seconde grande rupture sexuelle

Des millénaires après l'établissement du patriarcat (ce que je nomme la « première grande rupture sexuelle »), les femmes subirent un nouveau coup dont elles tentent encore de se relever. Il s'agit là de l'intensification du patriarcat par l'intermédiaire des religions monothéistes.

La mentalité de rejet de la société naturelle s'approfondit au sein du système social féodal. La pensée philosophique et religieuse constituait la mentalité dominante de la nouvelle société. De même que la société sumérienne avait synthétisé les valeurs de la société néolithique au sein de son propre système, la société féodale synthétisa les valeurs morales des classes opprimées issues de l'ancien système et celles des groupes ethniques résistants dans les zones marginales au sein de ses propres structures internes. L'évolution du polythéisme en monothéisme joua un rôle important dans ce processus.

Les caractéristiques mythologiques de la psyché furent renouvelées par des concepts philosophiques et religieux. L'essor du pouvoir de l'empire se reflète dans l'évolution d'une multitude de dieux impuissants en un dieu universel et omnipotent.

La culture de la femme développée par les religions monothéistes conduisit à la seconde grande rupture sexuelle. Tandis que la rupture de la période mythologique était une nécessité culturelle, la rupture de la période monothéiste fut décrite comme un « commandement divin ». Traiter les femmes comme des êtres inférieurs devint alors un commandement

sacré de dieu. La supériorité de l'homme au sein de la nouvelle religion est illustrée par la relation unissant le prophète Abraham et les femmes Sarah et Hagar. Le patriarcat était alors bien établi. L'institution de concubinage avait été formée et la polygamie légitimée. Comme le montre la relation tendue entre le prophète Moïse et sa sœur Myriam, la part de la femme au sein de l'héritage culturel avait été éradiquée. La société du prophète Moïse était une société totalement masculine dans laquelle les femmes ne se voyaient confiées aucune tâche. Ceci fut la principale raison du combat de Moïse avec Myriam.

Dans la période du royaume hébreu qui se créa juste avant la fin du premier millénaire avant notre ère, nous voyons, à travers l'exemple de David et Salomon, le passage à une culture de la femme au foyer plus étendue. La femme, soumise à la double domination de la culture patriarcale et de la culture étatico-religieuse, ne joue aucun rôle public. La meilleure des femmes est celle qui se conforme le mieux à son mari ou au patriarcat. La religion devient alors un instrument de calomnie de la femme. Principalement, elle est, sous la forme d'Ève, la première pécheresse qui a séduit Adam, conduisant à son expulsion du paradis. Chez les Sumériens également, Lilith ne se soumettait pas au dieu d'Adam (une figure patriarcale) et s'alliait au chef des esprits maléfiques (une figure humaine rejetant la servitude et désobéissant à Adam). En effet, l'idée sumérienne que la femme fut créée à partir d'une côte de l'homme a été incluse dans la Bible. Comme nous l'avons évoqué plus haut, il s'agit d'un renversement complet du récit originel – la femme passe du rôle de créateur à celui de créature. Les traditions religieuses évoquent rarement la présence de femmes prophètes. La sexualité de la femme est conçue comme le mal le plus absolu et ne cesse d'être vilipendée et salie. La femme, qui avait encore une place honorable dans les sociétés sumé-

rienne et égyptienne, devint alors une figure de honte, de péché et de séduction.

L'arrivée de la période de Jésus amena également la figure de la mère, Marie. Bien qu'elle soit la mère du fils de Dieu, il ne reste rien de son statut originel en tant que déesse. Une mère larmoyante, discrète au possible et privée du titre de déesse a ainsi pris la place de la déesse-mère. Le déclin se poursuit. Il est assez ironique de concevoir l'insémination par Dieu d'une simple femme. En réalité, la trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit représente la synthèse des religions polythéistes et de la religion monothéiste. Tandis que Marie aurait, elle aussi, dû être considérée comme déesse, elle n'est conçue que comme simple instrument du Saint-Esprit. Ceci indique que la divinité est devenue exclusivement masculine. Aux époques sumérienne et égyptienne, les dieux et les déesses étaient presque égaux. Même à l'époque babylonienne, la voix de la déesse-mère était encore entendue et écoutée.

À partir de l'avènement des religions monothéistes, la femme n'eût plus aucun rôle social autre que celui de femme au foyer. Son devoir principal était de s'occuper des enfants mâles, les « dieux-fils », dont la valeur avait beaucoup augmenté depuis la période mythologique. La sphère publique lui était totalement prohibée. La pratique chrétienne des saintes vierges était en fait une retraite en réclusion afin d'y trouver le salut pour ses péchés. Au moins, cette vie sainte et cloîtrée offrait-elle un degré de délivrance du sexisme et de la condamnation. Il y avait des raisons spirituelles et matérielles fortes et recevables pouvant présider au choix d'une vie cloîtrée, plutôt qu'une vie infernale au sein du foyer. Nous pourrions même qualifier cette institution de premier parti des femmes pauvres. La monogamie, bien établie depuis le judaïsme, fut reprise par le christianisme et sanctifiée. Cette pratique occupe une place importante dans l'histoire de la civilisation européenne. L'un

de ses aspects négatifs est que les femmes sont traitées comme des objets sexuels au sein de la civilisation européenne, car les Catholiques n'ont pas le droit de divorcer.

Avec l'arrivée du prophète Mahomet et de l'Islam, le statut de la femme au sein de la culture patriarcale des tribus du désert s'améliora un peu. Mais, en essence, l'Islam se fondait sur la même culture abrahamique et les femmes avaient le même statut au cours de la période de Mahomet que durant celle de David et de Salomon. Comme à cette époque-là, la multiplication des mariages pour raisons politiques et la possession d'un nombre illimité de concubines étaient considérées comme légitimes. Bien qu'au sein de l'Islam le mariage soit restreint à quatre femmes, la situation resta essentiellement inchangée du fait de l'institutionnalisation des harems et de la possession de concubines.

Les cultures chrétienne et musulmane ont toutes deux atteint un point de stagnation en ce qui concerne la transformation de la société sexiste. La politique chrétienne à l'égard de la femme et de la sexualité en général est à l'origine de la crise moderne de la vie monogame. Il s'agit de la réalité derrière la crise de la culture sexiste dans les sociétés occidentales. La solution à ce problème ne peut pas non plus se trouver dans le célibat, tel qu'il est exigé des prêtres et des nonnes. La solution musulmane, qui donne la priorité à l'épanouissement sexuel masculin avec la possession de nombreuses femmes comme épouses ou concubines, a également échoué. En essence, le harem est rien moins qu'une maison close privatisée et dont l'usage n'est réservé à un seul individu privilégié. Les pratiques sociales sexistes du harem et de la polygamie ont joué un rôle déterminant dans le déclin des sociétés moyen-orientales au profit des sociétés occidentales. Tandis que les restrictions imposées à la sexualité par la chrétienté représentent un facteur ayant conduit à la modernité, la promotion d'un épanouisse-

ment sexuel excessif est un facteur qui a conduit à la régression de l'Islam jusqu'à un point encore plus reculé que celui de l'ancienne société tribale du désert, ce qui a permis son dépassement par la société de la modernité occidentale.

L'effet du sexisme sur le développement sociétal est bien plus important qu'on ne le croit. Nous devrions nous concentrer sur le sexisme dans notre analyse de l'écart croissant existant entre le développement sociétal de l'Orient et de l'Occident. La perception du sexisme par l'Islam a produit des résultats bien plus négatifs que celle de la civilisation occidentale, au niveau de l'asservissement profond de la femme et de la domination masculine.

La servitude sociétale n'est pas qu'un phénomène de classes. Il existe un ordre de soumission plus profondément dissimulé que le système esclavagiste lui-même. L'adoucissement de cette vérité contribue au renforcement de ce système. Le paradigme fondamental de la société est un système de servitude qui n'a pas plus de fin que de commencement.

7. Famille, dynastie et État

J'ai évoqué la relation intense existant entre les relations de pouvoir au sein de la famille patriarcale et celles au sein de l'État. Examinons ce point de plus près.

Les tournants de l'idéologie dynastique sont la famille patriarcale, la paternité et la conception de nombreux enfants mâles, des idées que nous pouvons faire remonter à l'appréhension du pouvoir politique au sein du système patriarcal. Tandis que le prêtre établissait son pouvoir par sa soi-disant capacité de sens et d'interprétation, l'homme fort établit son leadership en utilisant le pouvoir politique. Ce dernier peut être conçu comme l'usage de la force lorsque le pouvoir du chef ne rencontre pas d'adhésion. D'un autre côté, le pouvoir du prêtre repose sur le « courroux divin » lorsqu'il ne lui est pas obéi ; ce pouvoir spirituel lui donne un effet stimulant. La véritable source du pouvoir politique est l'entourage militaire de l'homme fort.

La dynastie, dans l'idéologie comme dans la pratique, s'est développée en résultat du renversement de ce système. Au sein de l'ordre patriarcal, la gouvernance patriarcale s'enracina profondément en conséquence de l'alliance entre « l'ancien expérimenté », « l'homme fort » avec son entourage militaire et le chaman qui, en tant que leader sacré, était le précurseur du prêtre.

Le système dynastique doit être compris comme un tout intégré, au sein duquel idéologie et structure sont indissociables. Il se développa au sein du système tribal, mais s'établit comme

noyau de la famille administrative dans les couches supérieures, niant ainsi le système tribal. Sa hiérarchie est extrêmement stricte. Il s'agit d'une proto-classe dirigeante, le prototype du pouvoir et de l'État. La dynastie dépend de l'homme et des enfants mâles, il est important d'en avoir beaucoup pour conserver le pouvoir. Ceci a entraîné la polygamie, le harem et le système de concubinage. La création du pouvoir et de l'État est la première priorité de la dynastie. Plus important encore, la dynastie fut la première institution à assurer l'accoutumance de ses propres clans et tribus, mais aussi des autres systèmes tribaux, à la division de classes et à l'esclavage. Au sein de la civilisation moyen-orientale, la dynastie est si profondément enracinée qu'il n'existe pratiquement aucun pouvoir ni État qui ne soient pas fondés sur une dynastie. S'agissant d'un terrain d'entraînement au pouvoir et à l'État, elle a tendance à continuellement se perpétuer et est très difficile à renverser.

Chaque homme de la famille se conçoit comme le propriétaire d'un petit royaume. Cette idéologie dynastique est la raison effective pour laquelle la question de la famille est si importante. Plus le nombre de femmes et d'enfants appartenant à la famille est important, plus l'homme atteint un haut degré de sécurité et de dignité. Il est également important d'analyser la famille actuelle comme institution idéologique. Si nous éliminions la femme et la famille du système civilisationnel, de son pouvoir et de ses États, il ne resterait plus grand chose pour en constituer l'ordre social. Mais le prix en est l'existence pauvre, douloureuse, dégradée et défaite de la femme au sein d'un État de guerre de basse intensité perpétuelle. Le monopole masculin maintenu tout au long de l'histoire sur la vie et le monde de la femme n'est pas sans rappeler la chaîne de monopole maintenue par les monopoles capitalistes sur la société. Plus important encore, il s'agit du plus ancien monopole de pouvoir. Nous pourrions sans doute arriver à des conclu-

sions plus réalistes en évaluant l'existence de la femme comme le plus ancien des phénomènes coloniaux. Il serait sans doute plus juste de qualifier les femmes de plus ancien peuple colonisé à ne jamais être devenu une nation.

Au sein de ce contexte social, la famille se développa comme le petit État de chaque homme. L'institution familiale a été continuellement perfectionnée au cours de l'histoire de la civilisation, et ce en raison du renfort qu'elle fournit au pouvoir et à l'appareil étatique. Premièrement, la famille est transformée en cellule souche de la société étatique lorsqu'une part de pouvoir lui est confiée via l'homme de la famille. Deuxièmement, le travail illimité et gratuit de la femme est assuré. Troisièmement, elle élève les enfants afin de remplir les besoins en termes de population. Quatrièmement, elle sert d'exemple permettant de diffuser l'esclavage et l'immoralité à l'ensemble de la société. Ainsi constituée, la famille est l'institution qui rend fonctionnelle l'idéologie dynastique.

Les problèmes les plus importants pour la liberté dans un contexte social sont donc la famille et le mariage. Lorsque la femme se marie, elle est en réalité réduite en esclavage. Il est impossible d'imaginer une institution plus esclavagiste que le mariage. Les formes d'esclavage les plus profondes sont établies par l'institution du mariage, des formes d'esclavage qui prennent encore plus racine au sein de la famille. Il ne s'agit pas là d'évoquer la vie en commun ou des relations entre partenaires qui peuvent s'avérer pleines de sens, en fonction de la perception que l'on a de la liberté et de l'égalité. Nous parlons ici des formes classiques et bien enracinées de la famille et du mariage. La propriété absolue de la femme renvoie à son retrait de toutes les sphères politique, intellectuelle, sociale et économique, retrait suite auquel il leur est très difficile d'y revenir. Il est donc nécessaire de revoir de manière radicale la famille et le mariage et de développer des lignes directrices communes

visant à la démocratie, la liberté et l'égalité entre les sexes. Les mariages ou les relations issus de besoins sexuels individuels et de concepts familiaux traditionnels peuvent conduire aux déviations les plus dangereuses sur le chemin d'une vie libre. Nous n'avons pas besoin de ce type d'associations ; nous devons atteindre l'égalité des sexes et la démocratie par la société et posséder la volonté de former une vie propice et commune. Ceci ne peut être fait qu'en analysant la mentalité et l'environnement politique conduisant à de telles associations.

Les cultures dynastique et familiale qui restent, encore aujourd'hui, si puissantes au sein de la société moyen-orientale sont l'une des principales sources de problèmes de la région, conduisant à un excès de population, de pouvoir et d'ambitions visant au partage du pouvoir étatique. La dégradation des femmes, l'inégalité, la non-éducation des enfants, les rixes familiales et les questions d'honneur sont toutes liées à la question de la famille. C'est comme si un modèle réduit des problèmes inhérents au pouvoir et à l'État était établi au sein de la famille. Il est donc essentiel d'analyser la famille afin d'analyser le pouvoir, l'État, les classes et la société.

Les centres de pouvoir et d'État fournirent une copie de leur propre autorité à l'homme-père au sein de la famille et lui firent jouer ce rôle. La famille devint ainsi le plus important instrument de légitimation des monopoles. Elle devint la source d'origine des esclaves, des serfs, des agriculteurs, des soldats et des fournisseurs de tous les autres services requis par les cercles capitalistes et dirigeants. Ceci est la raison pour laquelle ils donnèrent une telle importance à la famille et la sanctifièrent. Bien que le travail de la femme soit la plus importante source de profit pour les cercles capitalistes, ils dissimulèrent cette réalité en plaçant sur la famille des fardeaux supplémentaires. Transformée en assurance-vie du système, la perpétuation de la famille est inévitable.

La critique de la famille est vitale. Les restes des sociétés étatiques et patriarcales du passé, associés aux schémas de la civilisation occidentale moderne, n'ont pas encore produit de synthèse au Moyen-Orient, mais ont, au contraire, conduit à une impasse. Le goulot d'étranglement créé au sein de la famille est encore plus refermé que celui existant au sein de l'État. Si la famille continue à maintenir sa force, par contraste aux autres formes de liens sociaux plus rapidement détricotés, c'est parce qu'elle est le seul abri social disponible. Nous ne devons pas minimiser l'importance de la famille. Précisément analysée, elle peut devenir le pilier de la société démocratique. Non seulement la femme, mais l'ensemble de la famille doivent être analysés comme cellules souches du pouvoir ; faute de quoi, nous priverons la civilisation démocratique, dans sa pratique comme dans son idéal, de son élément le plus important.

La famille n'est pas une institution sociale qui doit être renversée. Mais elle doit être transformée. La revendication de propriété sur la femme et les enfants, transmise par la hiérarchie, doit être abandonnée. Le capital (sous toutes ses formes) et les relations de pouvoir ne doivent jouer aucun rôle dans les relations de couples. La reproduction en tant que motivation du maintien de cette institution doit être abolie. L'approche idéale à l'association mâle-femelle (homme-femme) est basée sur la philosophie de la liberté, appliquée à la société morale et politique. Au sein de ce cadre de référence, la famille transformée sera l'assurance la plus robuste de la civilisation démocratique et l'une des relations fondamentales tissées dans la toile de cet ordre. Le compagnonnage naturel est plus important que le partenariat officiel. Les partenaires doivent toujours accepter le droit de l'autre de vivre seul. Au sein d'une relation, on ne peut se comporter de manière servile ou inconsiderée.

Clairement, la civilisation démocratique verra la famille traverser sa transformation la plus significative. Si la femme,

privée de la majorité de sa force et de son respect, ne les récupère pas, il est impossible de voir se développer des unions familiales porteuses de sens. Une famille établie sur l'ignorance n'inspire aucun respect. La famille a un rôle vital à jouer dans la construction de la civilisation démocratique.

8. La situation de la femme au sein de la société kurde

Jusqu'à présent, j'ai décrit certaines des caractéristiques générales de la société sexiste. Je conclurai à présent cette analyse par quelques remarques sur les conditions spécifiques à la situation des femmes kurdes.

La transition de la civilisation sumérienne à la civilisation hittite a poussé les proto-Kurdes à renforcer leur existence tribale. À la formation d'un État, qui aurait été prématurée et aurait conduit à leur élimination, ceux-ci semblent avoir préféré un mode de vie semi-nomadique alimenté par une semi-guérilla. Au fur et à mesure que des États s'établissaient autour d'eux, ils ressentirent de plus en plus ce besoin de renforcement de leurs structures tribales. Le tribalisme kurde ressemblait au mode de vie d'un groupe de guérilla. Lorsque l'on examine de plus près la famille au sein de l'organisation tribale, on note la prééminence du matriarcat et de la liberté. Les femmes étaient influentes et libres. La force, le courage et l'énergie des femmes kurdes d'aujourd'hui tirent leurs origines de cette tradition historique antique. Cependant, l'un des aspects négatifs de la vie tribale est que celle-ci limite les opportunités de transition à une société plus avancée.

Ce n'est pas une coïncidence si, de tous les peuples du Moyen-Orient, les Kurdes ont le sens de la liberté le plus développé. Ceci se manifeste dans leur développement historique. L'absence prolongée des classes dirigeantes et exploiteuses et leur incapacité à produire des valeurs positives pour leur com-

munauté, associée au fait que, tout au long de leur histoire, les Kurdes ont dû lutter contre la nature et les invasions étrangères, ont contribué à façonner cette spécificité. Cette réalité historique explique, à son tour, la place plus importante occupée par les femmes dans la société kurde que dans toutes les autres sociétés moyen-orientales.

Il nous faut, cependant, analyser en profondeur la situation actuelle des femmes au sein de la société kurde. La situation des femmes est mauvaise à l'échelle mondiale, mais celle des femmes kurdes se révèle être ni plus ni moins l'esclavage le plus terrible ; elle est, par ailleurs, unique à bien des égards. En fait, la situation des femmes et des enfants y est tout simplement horrible.

Bien qu'au Kurdistan la famille soit considérée comme sacrée, celle-ci a été écrasée – notamment en raison du manque de liberté, de l'incapacité économique, du manque d'éducation et des problèmes sanitaires. Le phénomène des crimes d'honneur représente une revanche symbolique contre ce qu'a eu à subir l'ensemble de la société. La femme est ainsi forcée à payer l'oblitération de l'honneur de la société. La femme sert d'exutoire à la perte de masculinité. En effet, l'honneur de la femme est le seul domaine où l'homme kurde, qui a perdu sa force à la fois morale et politique, peut affirmer son pouvoir ou, plutôt, son impuissance. Dans les circonstances actuelles, la crise de la famille pourra éventuellement être résolue à condition qu'intervienne une démocratisation générale de la société. L'éducation et la diffusion télévisée en langue maternelle peuvent en partie éliminer le déficit d'identité. Le mariage, c'est-à-dire les relations entre homme, femme et enfants, n'en était encore qu'au stade des relations féodales lorsque les relations impitoyables du capitalisme les assiégèrent, faisant de leur vie une prison.

Dans sa lutte de libération du peuple kurde, le PKK ne se battait pas uniquement contre les effets mutilateurs du colo-

nialisme ; par-dessus tout, il luttait contre le féodalisme interne à la société kurde afin de changer le statut de la femme et l'asservissement de la société en général. Les femmes rejoignirent massivement le mouvement – pas seulement par volonté de résister au colonialisme, mais également pour mettre fin au féodalisme et revendiquer la liberté. Depuis les années 1980, ceci a conduit les femmes kurdes, qu'elles fassent ou non partie de l'organisation, à s'organiser en tant que mouvement et à prendre et exécuter des décisions qui ne les concernent pas seulement en tant que femmes, mais impliquent l'ensemble de la société. J'ai tenté de soutenir leurs initiatives par tous les moyens, et ce à la fois sur le plan théorique et sur le plan pratique.

9. Le capitalisme

Une définition réaliste du capitalisme ne peut se contenter de le présenter comme une constante, créé et caractérisé par une pensée et une action unicentrale. En effet, il s'agit, en essence, des actions d'individus et de groupes opportunistes qui ont tiré parti des ouvertures et des failles de la société pour s'y établir au moment du développement du potentiel de surplus ; à mesure que ceux-ci grignotaient ledit surplus social, ces actions se systématisèrent.

Ces individus et groupes ne comptent jamais plus d'un ou deux pour cent de la société. Leur force repose sur leur opportunisme et leurs capacités organisationnelles. Leur succès ne se base pas seulement sur ces capacités organisationnelles, mais aussi sur leur contrôle des objets requis ainsi que de la fluctuation des prix qui s'opère à l'intersection de l'offre et de la demande. S'ils ne sont pas éliminés par les forces sociales officielles et si au contraire celles-ci, au lieu de les éliminer, prélèvent une partie de leurs profits tout en leur assurant un soutien continu en retour, ces groupes qui existent en marge de toutes les sociétés se trouvent alors légitimés en tant que nouveaux maîtres de la société en question. Tout au long de l'histoire de la civilisation, en particulier dans les sociétés moyen-orientales, ces groupes marginaux de profiteurs n'ont cessé d'exister. Mais la haine qu'ils inspirent à la société les a toujours empêchés de trouver le courage de s'afficher au grand jour et de sortir des fissures où ils résident. Les plus despo-

tiques des administrateurs eux-mêmes n'eurent jamais l'audace de légitimer de tels groupes. Non seulement rejetés, ils étaient en réalité considérés comme un pouvoir corrompueur de la pire espèce et leur morale l'origine de tous les maux de la société. En effet, la vague sans précédent de guerres, de pillages, de massacres et d'exploitation s'étant emparé de l'Europe occidentale au cours des quatre cent dernières années est principalement le résultat de l'hégémonie du système capitaliste. (Ceci dit, la contre-lutte la plus importante eût aussi lieu en Europe occidentale ; ceci ne peut donc pas être considéré comme une perte sèche pour l'humanité.)

Le capitalisme et l'État-nation représentent le mâle dominant dans sa forme la plus institutionnalisée. La société capitaliste n'est que la poursuite et l'apogée de toutes les sociétés exploiteuses d'antan. Il s'agit d'une guerre continue menée contre la femme et la société. En bref, le capitalisme et l'État-nation sont le monopole du mâle exploiteur et tyrannique.

Briser ce monopole sera peut-être plus difficile que de réaliser la fissure de l'atome. L'un des objectifs principaux recherché par l'hégémonie idéologique de la modernité capitaliste est d'oblitérer les faits historiques et sociaux relatifs à sa conception et à son essence. En effet, la forme sociétale et économique capitaliste n'est en rien une nécessité sociale et historique ; il ne s'agit que d'un construit façonné au cours d'un processus des plus complexes. La religion et la philosophie se sont transformés en nationalisme, la divinité de l'État-nation. Le but ultime de sa guerre idéologique est de s'assurer un monopole sur la pensée. Ses armes principales pour y parvenir sont la religiosité, la discrimination sexuelle et le scientisme en tant que religion positiviste. Sans hégémonie idéologique, uniquement avec l'oppression politique et militaire, le maintien de la modernité serait impossible. Tandis que le capitalisme se sert de la reli-

giosité pour contrôler la cognition de la société, il utilise le nationalisme pour contrôler les classes et la citoyenneté, un phénomène qui a pris son essor autour du capitalisme. L'objectif de la discrimination sexuelle est de priver les femmes de tout espoir de changement. Le meilleur mode de fonctionnement de l'idéologie sexiste est d'enfermer l'homme dans des rapports de force et de rendre la femme impuissante par des viols répétés. Le scientisme positiviste permet au capitalisme de neutraliser le monde académique et la jeunesse. Il les convainc qu'ils n'ont pas d'autre choix que d'intégrer le système, et quelques menues concessions garantissent cette intégration en retour.

Comme tous les systèmes sociaux oppresseurs et exploités, le capitalisme n'aurait pu prendre son essor sans établir d'État. Tandis que le dogmatisme du système féodal avait un caractère religieux, celui de la société esclavagiste archaïque avait un caractère mythologique. Un dieu était incarné par le roi et la dynastie ; aujourd'hui, dieu est présenté comme la force invisible guidant l'existence noble de l'État.

Lorsque le capitalisme vit l'opportunité de devenir un système, il commença par éliminer toutes les sociétés fondées sur la culture de la femme-mère. Au cours des premiers temps de la modernité, la force de la socialité féminine qui tentait toujours de se maintenir était brûlée sur le bûcher des procès de sorcellerie. Ces immolations se révélaient être des outils très utiles à l'établissement de l'hégémonie sur la femme par l'asservissement profond de celle-ci. Si la femme est aujourd'hui au service du système, c'est en partie le résultat des immolations en masse de femmes aux débuts du capitalisme. La peur intériorisée du bûcher a placé les femmes d'Europe sous la servitude totale des hommes.

Après avoir éliminé les femmes, le système s'en prit à la société villageoise et agricole, qu'il détruisit sans aucune pitié. Tant que le caractère communal et démocratique de la société

se maintient, le capitalisme ne peut atteindre un maximum de pouvoir et de profits. Ceci fit de ce genre de socialité une cible obligée. Ainsi, la captivité totale du plus ancien des esclaves, la femme, servit de modèle aux autres types d'esclavages – ceux des enfants et des hommes.

Le pouvoir politique et militaire joue un rôle important dans le maintien de l'hégémonie du système capitaliste. L'élément crucial réside cependant dans la possession et subséquente paralysie de la société par le biais de l'industrie culturelle. La mentalité des communautés mises sous influence du système s'affaiblit et rend ses membres crédules. De nombreux philosophes qualifient la société de société du spectacle, équivalente à un zoo. Les industries du sexe, des sports, des arts et de la culture, associées et se succédant les unes aux autres, bombardent sans cesse l'intelligence émotionnelle et analytique au moyen d'un filet de publicités diverses et variées. En résultat, les intelligences émotionnelle et analytique sont devenues totalement dysfonctionnelles, complétant la conquête de la mentalité de la société.

Ce qui est le plus inquiétant est le consentement de la société à sa propre captivité, conséquence du double effet des industries de la culture et du sexe, qui la conduit même à considérer cette captivité comme un souffle de liberté ! Il s'agit de la base et de l'outil de légitimation les plus forts qui soient à la disposition des gouvernants. Seule l'industrie culturelle peut permettre au capitalisme d'atteindre le stade de l'empire. Par conséquent, le combat contre l'hégémonie culturelle nécessite d'accomplir la plus dure des luttes : la lutte mentale. Tant que nous ne pourrons pas développer et organiser l'essence et la forme d'une contre-lutte face à la guerre culturelle menée par le système au moyen d'invasions, d'assimilation et d'industrialisation, aucune lutte pour la liberté, l'égalité et la démocratie n'a de chance de succès.

La modernité capitaliste est un système fondé sur la négation de l'amour. Sa négation de la société, son individualisme immodéré, la discrimination sexuelle qui en imprègne tous les domaines, la déification de l'argent, la substitution de l'État-nation à Dieu, et la transformation de la femme en un automate au travail peu ou non rémunéré, empêche de toute façon l'apparition des bases matérielles nécessaires au développement de l'amour.

10. L'économie

L'économie a été transformée en un sujet que le commun des mortels n'est pas censé pouvoir comprendre. Elle a été volontairement compliquée afin de masquer la simplicité de la réalité. Il s'agit de la troisième force, après l'idéologie et la violence, par laquelle les femmes et, subséquentement, l'ensemble de la société, furent emprisonnés et forcés d'accepter la dépendance. Économie signifie littéralement le « maintien du foyer », c'est-à-dire, à l'origine, le domaine des femmes ainsi que d'autres sections fondamentales de la société que j'évoquerai par la suite.

Dans l'ordre féminin des choses, il y avait également une accumulation, mais celle-ci ne profitait pas au marchand ou au marché. Elle profitait à la famille. Il s'agit là de l'économie réelle et humaine. L'usage répandu de la culture du don empêchait l'accumulation de devenir un danger. La culture du don est une forme importante d'activité économique, qui de plus est également compatible avec le rythme du développement humain.

Une fois la femme écartée de l'histoire de la civilisation en général et, plus spécifiquement, de la modernité capitaliste, des hommes forts eurent l'opportunité de déformer le fonctionnement de l'économie et d'en faire un nœud de problèmes. Ceci fut entrepris par des gens n'ayant aucun lien organique avec l'économie, dans un contexte de soif excessive de profit et de pouvoir. Ainsi, ils placèrent toutes les forces économiques, no-

tamment la femme, sous leur propre contrôle. Ceci a conduit à la croissance excessive des forces du pouvoir et de l'État, devenues comme une tumeur au sein de la société, au point de l'empêcher de se maintenir ou de se suffire à elle-même.

La question économique commence en réalité avec l'exclusion de la femme de l'économie. L'économie est, en essence, tout ce qui a trait à la nourriture. Ceci peut sembler étrange, mais je continue de croire que la femme demeure la véritable créatrice de l'économie, en dépit de toutes les tentatives d'invasion et de colonisation qu'elle a subies. Une analyse en profondeur montrera que la femme demeure la force la plus fondamentale de l'économie. Ceci est clair lorsque l'on se penche sur son rôle dans la révolution agricole et dans la récolte des plantes des millions d'années durant. Aujourd'hui, elle ne travaille pas qu'au sein du foyer mais dans de nombreux domaines de la vie économique ; elle est celle qui continue à tourner la roue. Après la femme, ceux qui sont classés dans les catégories d'esclaves, de serfs et de travailleurs sont les seconds à pouvoir prétendre au titre de créateurs de l'économie. Ils ont été continuellement et cruellement gardés sous contrôle afin que les pouvoirs civilisationnels puissent saisir leur valeur et leur produit de surplus. En troisième position viennent les artisans, les petits commerçants et les petits propriétaires terriens qui sont, certes, un peu plus libres. À cette catégorie l'on peut ajouter les artistes, architectes, ingénieurs, docteurs et toutes les autres professions libérales. Ceci complète à peu près le tableau des gens qui créent et constituent l'économie.

Son exclusion de l'économie au cours de la civilisation capitaliste représenta la période la plus brutale de l'histoire de la femme, qui se transforma en « femme démunie d'économie ». Ceci est devenu le paradoxe social le plus frappant et profond. L'ensemble de la population féminine a été laissée sans emploi. Bien que le travail du foyer soit le plus difficile, il est considéré

comme étant sans valeur. Bien que la mise au monde et l'éducation des enfants soient les tâches les plus éreintantes, elles ne sont pas considérées comme porteuses de valeurs, mais comme des inconvénients. En plus d'être une machine sans emploi et une porteuse et élèveuse d'enfants, peu chère à acheter et n'occasionnant aucun frais d'utilisation, la femme peut aussi servir de bouc émissaire, coupable de tous les maux de la terre. Tout au long de l'histoire de la civilisation, elle s'est retrouvée placée au niveau zéro de la société où elle accomplit son travail non payé, élève les enfants et maintient le ciment de la famille ; des tâches qui forment la base véritable de l'accumulation capitaliste. En effet, aucune autre société n'a eu le pouvoir de développer et systématiser l'exploitation de la femme à un degré comparable à celui du capitalisme.

Au cours de la période capitaliste, la femme a été la cible d'inégalités, souffrant de l'absence de liberté et de démocratie, à tous les niveaux. Qui plus est, le pouvoir de la société sexiste a été mis en place si profondément et si intensément que la femme est devenue à la fois objet et sujet de l'industrie du sexe. La société à dominante masculine a atteint son summum avec la civilisation capitaliste.

La femme et l'économie sont des éléments entrelacés. Ne générant de l'économie qu'en fonction des besoins fondamentaux, une économie menée par les femmes ne traverse jamais de crises, elle ne provoque pas de pollution environnementale et ne constitue pas un danger pour le climat. Lorsque nous cesserons de produire dans une optique de profit, nous aurons libéré le monde. Ceci conduira à la libération de l'humanité et de la vie même.

II. Tuer le mâle dominant : instituer la troisième grande rupture sexuelle contre le mâle dominant

Bien que la domination masculine soit bien institutionnalisée, les hommes aussi sont esclaves. Le système se reproduit en réalité à l'identique au sein de chaque individu, mâle et femelle, et de leur relation. Par conséquent, si nous voulons triompher du système, nous devons adopter une approche radicalement nouvelle de la femme, de l'homme et de leur relation.

L'histoire est, en un sens, l'histoire du mâle dominant arrivé au pouvoir avec l'aide de la société de classes. Le caractère de la classe dirigeante s'est formé en concomitance avec le caractère du mâle dominant. Là encore, le pouvoir était légitimé par une mythologie mensongère et la menace de la punition divine. Derrière ces masques, on trouve la réalité de la force nue et de l'exploitation la plus vile. Au nom de l'honneur, l'homme s'empara de la position et des droits de la femme de la manière la plus insidieuse, traître et despotique. Le fait que, tout au long de l'histoire, la femme ait été privée de son identité et de son caractère par les hommes, faisant d'elle une éternelle captive, a causé bien plus de dégâts que la division de classes. La captivité de la femme permet de mesurer le niveau général d'asservissement et de déclin de la société ; elle permet également de mesurer ses mensonges, son vol et sa tyrannie. Le caractère principalement masculin de la société n'a jusqu'à présent même pas permis une analyse scientifique du phénomène de la femme.

La question fondamentale qui se pose est celle de comprendre pourquoi l'homme est si jaloux, dominant et vilain

dans tout ce qui a trait à la femme ; pourquoi il continue à jouer le rôle de violeur. Sans nul doute, le viol et la domination sont des phénomènes liés à l'exploitation sociale, ils reflètent le viol de la société par la hiérarchie, la patriarchie et le pouvoir. Si nous examinons les choses d'un peu plus près, nous nous apercevons que ces actes représentent également une trahison faite à la vie. La dévotion multiforme de la femme à la vie permet peut-être d'explicitier la position sociétale sexiste de l'homme. Le sexisme sociétal signifie la perte de la richesse de la vie sous l'influence aveuglante et éreintante du sexisme et l'essor subséquent de la colère, du viol et d'une position dominante.

Pour cette raison, il est important de mettre à l'ordre du jour le problème de l'homme, bien plus grave que la question de la femme. Il est probablement plus difficile d'analyser les concepts de domination et de pouvoir, qui sont des concepts liés à l'homme. Ce n'est pas la femme, mais l'homme qui refuse de se transformer. Abandonnant la figure du mâle dominant, il craint en effet de se retrouver dans la position du monarque déchu de son État. Il doit donc acquérir la conscience que cette forme vide de domination le prive également de liberté et, pire encore, bloque la réforme.

Afin de donner du sens à la vie, il nous faut définir la femme et son rôle dans la vie sociétale. Ceci ne doit pas représenter des affirmations relatives à ses attributs biologiques et à son statut social, mais une analyse du concept primordial de la femme en tant qu'être. Si nous pouvons définir la femme, une définition de l'homme sera alors peut-être possible. Partir de l'homme comme point de départ pour définir la femme ou la vie ne mènera qu'à des interprétations erronées car l'existence naturelle de la femme est plus centrale que celle de l'homme. Le statut de la femme est dévalorisé et rendu insignifiant par la société à dominante masculine, mais ceci

ne doit pas nous empêcher de parvenir à une compréhension valable de sa réalité.

Il est donc clair que le physique de la femme n'est ni déficient, ni inférieur ; au contraire, le corps féminin est plus central que celui de l'homme. Là se trouve l'origine de la jalousie extrême et sans fondement de l'homme.

La conséquence naturelle de leur différence physique est que l'intelligence émotionnelle de la femme est bien supérieure à celle de l'homme. L'intelligence émotionnelle est reliée à la vie ; il s'agit de l'intelligence qui régit l'empathie et la sympathie. Même lorsque l'intelligence analytique de la femme se développe, son intelligence émotionnelle lui permet de mener une vie équilibrée et d'être dévouée à la vie, et non destructrice.

Cette argumentation, aussi courte soit-elle, nous permet cependant de voir que l'homme est un système. L'homme est devenu un État et l'a transformé en culture dominante. L'oppression sexuelle et de classe se développent main dans la main ; la masculinité a produit le genre dirigeant, la classe dirigeante et l'État dirigeant. Lorsqu'on analyse l'homme dans ce contexte, il devient clair qu'il faut tuer la masculinité.

En effet, le principe fondamental du socialisme est de tuer l'homme dominant. C'est ce que signifie tuer le pouvoir : tuer la domination unilatérale, l'inégalité et l'intolérance. Qui plus est, il s'agit de tuer le fascisme, la dictature et le despotisme. Nous devons élargir ce concept afin qu'il inclue tous ces aspects.

Il est impossible de libérer la vie sans passer par une révolution radicale des femmes qui changeraient la mentalité et la vie de l'homme. Si nous ne parvenons pas à réconcilier l'homme à la vie et la vie à la femme, le bonheur n'est qu'un espoir vain. La révolution de genre ne concerne pas que la femme. Elle concerne les cinq mille ans de société de classes qui ont causé bien plus de tort à l'homme qu'à la femme. Ainsi, cette révolution de genre signifierait aussi, dans le même temps, la

libération de l'homme.

J'ai souvent écrit sur le concept de « divorce total », c'est-à-dire la capacité à divorcer des cinq mille ans de culture de la domination masculine. Les identités de genre masculine et féminine que nous connaissons actuellement sont des construits qui furent formés à une époque bien ultérieure à la femelle et au mâle biologiques. La femme a été exploitée durant des milliers d'années en raison de cette identité construite, son travail n'ayant jamais été reconnu. L'homme doit aller au-delà de l'identification systématique de la femme à une épouse, une sœur ou une amante – autant de stéréotypes façonnés par la tradition et la modernité.

Il n'est pas sensé d'affirmer qu'il nous faut d'abord nous préoccuper de la question de l'État, puis de celle de la famille. Aucune question sociale sérieuse ne peut être appréhendée en isolement. Une méthode bien plus efficace consiste à considérer les choses dans leur globalité et à redonner sens à chaque question dans sa relation avec les autres. Cette méthode est également un outil efficace de résolution des problèmes. Analyser la mentalité sociale sans analyser l'État, analyser l'État sans analyser la famille, et analyser la femme sans analyser l'homme ne produirait que des résultats incomplets. Il nous faut analyser ces phénomènes sociaux en tant que tout intégré; faute de quoi, nous ne proposerons que des solutions inadéquates.

Les solutions à tous les problèmes sociaux du Moyen-Orient doivent se concentrer sur la place de la femme. L'objectif fondamental de la période à venir doit être d'accomplir la troisième grande rupture sexuelle ; cette fois-ci, contre le mâle. Sans égalité entre les sexes, aucune exigence de liberté et d'égalité ne peut avoir de sens. En réalité, la liberté et l'égalité ne peuvent voir le jour sans égalité entre les sexes. La liberté de la femme doit être l'élément le plus durable et le plus exhaustif

de la démocratisation. Le système sociétal est rendu des plus fragiles par la question non résolue de la femme ; la femme d'abord changée en propriété, puis en marchandise ; totalement, corps et âme. Le rôle jadis joué par la classe ouvrière doit à présent être rempli par la solidarité féminine. Ainsi, avant de pouvoir analyser le concept de classe, nous devons analyser la solidarité féminine – ceci nous permettra d'arriver à une appréhension bien plus claire des questions de classes et de nationalité. La véritable libération de la femme n'est possible que si les émotions, les besoins et les désirs asservisseurs du mari, du père, de l'amant, du frère, de l'ami et du fils peuvent être éliminés. L'amour le plus profond façonne les plus dangereux des liens de propriété. Nous ne pourrions distinguer les caractéristiques d'une femme libre si nous ne pouvons mener une critique aiguë de la pensée et des schémas artistiques et religieux relatifs à la femme générés par le monde dominé par l'homme.

La liberté de la femme ne peut pas être simplement supposée exister une fois que la société a obtenu une liberté et une égalité d'ensemble. Une organisation séparée et distincte est essentielle et la liberté de la femme doit être d'une magnitude égale à sa définition en tant que phénomène. Bien sûr, un mouvement de démocratisation général peut également ouvrir des opportunités pour la femme. Mais il n'amènera pas la démocratie par lui-même. Les femmes doivent déterminer leur propre but démocratique et instituer l'organisation et les efforts pour l'atteindre. Afin d'y parvenir, une définition spécifique de la liberté est essentielle afin que la femme puisse se libérer de l'esclavage qui lui a été inculqué.

12. Jineolojî, la science de la femme

L'élimination de la femme du nombre des sujets scientifiques nécessite que nous y trouvions une alternative radicale.

Premièrement, il nous faut savoir comment remporter la bataille dans l'arène idéologique et créer une mentalité libertaire et naturelle à opposer à la mentalité dominante et assoiffée de pouvoir de l'homme. Il nous faut toujours garder à l'esprit que la soumission traditionnelle de la femme est sociale, et non physique. Elle est due à l'esclavage intériorisé. Par conséquent, le besoin le plus urgent est de conquérir les pensées et les émotions liées à la soumission au sein de l'arène idéologique.

Tandis que la bataille pour la liberté de la femme se déplace dans l'arène politique, les femmes doivent savoir qu'il s'agit là de l'aspect le plus difficile de la lutte. En l'absence de succès politique, aucun autre accomplissement ne saurait être durable. Le succès politique ne signifie pas nécessairement qu'il faille lancer un mouvement féminin de création d'État. Au contraire, cela signifie lutter contre les structures étatistes et hiérarchiques ; cela signifie la création de formations politiques ayant pour objectif de parvenir à une société démocratique, éco-compatible et promulguant l'égalité entre les sexes, une société au sein de laquelle l'État ne serait plus l'élément moteur. La hiérarchie et l'étatisme étant difficilement compatibles avec la nature de la femme, un mouvement pour la liberté de la femme doit revendiquer des formations politiques non-étatistes et antihierarchiques. L'effondrement de l'esclavage dans

la sphère politique n'est possible que si des réformes peuvent être menées avec succès dans ce domaine. Le combat politique exige une organisation globale et démocratique de la femme et de la lutte. Tous les éléments de la société civile, les droits humains, la gouvernance locale et la lutte démocratique doivent s'organiser et évoluer. Comme pour le socialisme, la liberté de la femme et l'égalité ne peuvent être accomplis que par une lutte démocratique réussie et globale. Sans démocratie, pas plus de liberté ni d'égalité.

Les questions relevant de l'économie et de l'égalité sociale peuvent également être résolues avec succès par une analyse du pouvoir politique et par la démocratisation. Une égalité juridique sans chair est vide de sens en l'absence de politique démocratique ; elle ne contribuera en rien à l'avènement de la liberté. Si les rapports de force et de propriété qui dominent et soumettent la femme ne sont pas renversés, les relations libres entre la femme et l'homme ne peuvent pas non plus survenir.

Bien que la lutte féministe possède de nombreux aspects importants, elle a encore un long chemin à parcourir avant de pouvoir briser les limites fixées à la démocratie par l'Occident. Elle n'a pas non plus une vision claire de ce qu'induit le mode de vie capitaliste. Cette situation rappelle la vision qu'avait Lénine de la révolution socialiste. En dépit de nombreux efforts importants et de la victoire dans de nombreuses batailles positionnelles, le léninisme finit malgré tout par offrir la plus précieuse des contributions de gauche au capitalisme.

Une fin similaire attend peut-être le féminisme. Les manquements qui affaiblissent sa position sont les suivants : l'absence de base organisationnelle solide ; l'incapacité à développer sa philosophie de manière complète ; ainsi que les difficultés liées à un mouvement de femmes militantes. Il est d'ailleurs peut-être incorrect de le qualifier de « socialisme réel du front des femmes », mais notre analyse de ce mouvement

doit reconnaître qu'il s'est agi, jusqu'à aujourd'hui, de la plus sérieuse initiative visant à attirer l'attention sur la question de la libération de la femme. Il souligne bien que la femme n'est que la femme opprimée par l'homme dominant. Cependant, la réalité de la femme est bien plus complète qu'une simple existence en tant que sexe distinct ; elle a des dimensions économiques, sociales et politiques. Si nous considérons le colonialisme non pas uniquement en termes de nations et de pays, mais aussi en termes de groupes de personnes, nous pouvons définir la femme comme le plus ancien groupe colonisé. En effet, aucun autre être social n'a vécu un colonialisme aussi global, colonisant corps et âme. Il nous faut bien comprendre que la femme est conservée à l'état de colonie sans frontières clairement identifiables.

À la lumière des explications ci-dessus, je crois qu'un mouvement pour la liberté de la femme, l'égalité et la démocratie représente la clé à la résolution de nos problèmes sociaux ; un tel mouvement doit se baser sur la science de la femme, appelée en kurde *jineolojî*. La critique des mouvements féministes récents ne suffit pas à pouvoir analyser et évaluer l'histoire de la civilisation et de la modernité qui a pour ainsi dire fait complètement disparaître la femme. Si, au sein des sciences sociales, il n'y a presque aucun thème, question et mouvement se rapportant aux femmes, ceci est dû à la mentalité hégémonique de la civilisation et de la modernité, ainsi qu'à des structures de la culture matérielle.

De surcroît, la femme, en tant qu'élément principal de la société morale et politique, a un rôle critique à jouer dans la formation d'une éthique et d'une esthétique de vie reflétant la liberté, l'égalité et la démocratisation. La science de l'éthique et de l'esthétique est une partie intégrante de la *jineolojî*. En raison de ses lourdes responsabilités sur la vie, elle sera, à n'en pas douter, le moteur intellectuel et la force d'exécution derrière

les évolutions et les opportunités à venir. Le lien de la femme avec la vie est plus exhaustif que celui de l'homme, ce qui a assuré le développement de son intelligence émotionnelle. Par conséquent, l'esthétique, c'est-à-dire le fait de rendre la vie plus belle, est pour la femme une question existentielle. Sur le plan éthique, la femme est plus responsable que l'homme. Ainsi, le comportement de la femme par rapport à la moralité et à la société politique sera plus réaliste et responsable que celui de l'homme. Elle est donc mieux à même d'analyser, de déterminer et de décider des aspects positifs et négatifs de l'éducation, de l'importance de la vie et de la paix, de l'horreur de la guerre et des mesures d'adéquation et de justice. Il serait donc légitime d'également inclure l'économie au sein de la jineolojî.

13. La modernité démocratique, ou l'ère de la révolution de la femme

La liberté de la femme jouera un rôle stabilisateur et équilibrant dans la formation de la nouvelle civilisation et elle y prendra sa place dans des conditions respectables, libres et égales. Afin d'y parvenir, le travail théorique, programmatique, organisationnel et d'application nécessaire doit être effectué. La réalité de la femme est un phénomène plus concret et propre à l'analyse que des concepts comme le « prolétariat » et la « nation opprimée ». La mesure dans laquelle la société peut être transformée en profondeur est proportionnelle au niveau de transformation de la femme. De même, le niveau de liberté et d'égalité de la femme détermine la liberté et l'égalité de tous les autres secteurs de la société. Ainsi, la démocratisation de la femme est déterminante pour l'établissement permanent de la démocratie et de la laïcité. Pour une nation démocratique, la liberté de la femme est également d'une importance capitale, car la femme libérée constitue une société libérée. À son tour, la société libérée constitue une nation démocratique. De plus, la nécessité d'inverser le rôle de l'homme revêt une importance révolutionnaire.

L'aube de l'ère de la civilisation démocratique représente non seulement la renaissance des peuples mais, peut-être plus distinctement, elle représente l'essor de la femme. La femme, qui était la déesse créatrice de la société néolithique, n'a fait que subir des pertes continues tout au long de l'histoire de la société de classes. Le renversement de cette histoire amènera

inévitablement des résultats sociaux d'une profondeur inespérée. La femme, ressuscitée en liberté, sera le signe de la libération, de l'édification et de la justice générale dans toutes les institutions supérieures et inférieures de la société. Ceci convaincra tout le monde de la valeur de la paix, opposée à celle de la guerre, et de la nécessaire célébration de celle-ci. Le succès de la femme est le succès de la société et de l'individu à tous les niveaux. Le XXIème siècle doit représenter l'ère de l'éveil ; l'ère de la femme libérée et émancipée. Ceci est plus important que la libération nationale ou de classes. L'ère de la civilisation démocratique sera celle de l'essor et du succès complet de la femme.

Il est réaliste de considérer notre siècle comme le siècle qui verra la volonté de la femme libre porter ses fruits. Par conséquent, des institutions permanentes doivent être établies pour les femmes et maintenues pendant peut-être un siècle environ. Il y a un besoin de Partis de la Libération des Femmes. Il est également vital que des communes idéologiques, politiques et économiques basées sur la libération de la femme soient formées.

Les femmes en général, mais plus spécifiquement les femmes moyen-orientales, représentent la force la plus active et énergique de la société démocratique, et ce en raison des caractéristiques décrites ci-dessus. La victoire finale de la société démocratique ne sera remportée qu'avec la femme. Les peuples et les femmes ont été ravagés par la société de classes depuis l'époque néolithique. À présent, en tant qu'agents-clés de la percée démocratique, ils prendront leur revanche sur l'histoire et formeront l'antithèse requise en se positionnant à la gauche de la civilisation démocratique en cours d'apparition. Les femmes sont véritablement les agents sociaux les plus fiables sur le chemin d'une société égale et libertaire. Au Moyen-Orient, il revient aux femmes et à la jeunesse de garantir l'antithèse néces-

saire à la démocratisation de la société. L'éveil de la femme et son essor en tant que force sociétale de pointe sur cette scène historique possède en effet une valeur antithétique réelle.

En raison des caractéristiques de classes des civilisations, leur développement a jusqu'à présent été basé sur la domination masculine. Ceci place donc la femme dans cette position d'antithèse. En réalité, en ce qui concerne le renversement des divisions de classes de la société et de la supériorité masculine, sa situation prend valeur de synthèse nouvelle. Par conséquent, la position de leadership des mouvements féminins dans la démocratisation de la société moyen-orientale possède des caractéristiques historiques qui en font à la fois une antithèse (car ils se trouvent au Moyen-Orient) et une synthèse (sur le plan mondial). Il s'agit là du travail le plus crucial dans lequel je me sois jamais lancé. Je crois qu'il doit avoir la priorité sur la libération des pays et de la force de travail. Si je suis un combattant de la liberté, je ne peux ignorer ceci : la révolution de la femme est une révolution au sein d'une révolution.

Le nouveau leadership est investi de la mission fondamentale de fournir le pouvoir d'intellect et de volonté nécessaire pour atteindre les trois aspects cruciaux dans la réalisation d'un système de modernité démocratique : une société démocratique tout en étant économiquement et écologiquement morale. Pour y parvenir, il nous faut construire un nombre suffisant de structures académiques de qualité. Il ne suffit pas de se contenter de critiquer le monde académique de la modernité – nous devons développer une alternative à celui-ci. Ces unités académiques alternatives doivent être construites en fonction des priorités et des besoins de tous les domaines de la société, tels que l'économie et la technologie, l'écologie et l'agriculture, la politique démocratique, la défense et la sécurité, la culture, l'histoire, la science et la philosophie, la religion et les arts. Sans un cadre académique solide, les éléments de la

modernité démocratique ne peuvent être construits. Les cadres académiques et les éléments de la modernité démocratique sont d'importance égale dans le succès de cette entreprise. Les relations entre domaines sont une condition sine qua non à la réussite de la quête de sens et de succès.

La lutte pour la liberté (non seulement celle des femmes, mais aussi celle de toutes les ethnies et des différentes sections de la société) est aussi ancienne que l'histoire de l'esclavage et de l'exploitation de l'humanité. Le désir de liberté est intrinsèque à la nature humaine. Nous avons beaucoup appris de ces luttes, y compris de celle que nous menons depuis 40 ans. La société démocratique a existé aux côtés de différents systèmes issus du courant principal de la civilisation. L'avènement de la modernité démocratique, le système alternatif à la modernité capitaliste, est possible par un changement radical de notre mentalité et par les changements radicaux et adéquats lui correspondant dans la réalité matérielle. Ces changements, il nous faut les construire ensemble.

J'aimerais finir en signalant que la lutte pour la libération des femmes doit être menée à travers l'établissement de leurs propres partis politiques, l'avènement d'un mouvement de femmes populaire, la construction de leurs propres organisations non gouvernementales et structures de politique démocratique. Tout ceci doit être géré ensemble et de manière simultanée. Mieux les femmes parviendront à s'arracher à l'emprise de la domination masculine et de la société, mieux elles pourront agir et vivre en accord avec leur initiative d'indépendance. Plus les femmes se renforcent, plus elles retrouvent leur identité et leur personnalité libres.

Par conséquent, soutenir la volonté, la connaissance et le mouvement de libération des femmes est la meilleure marque de camaraderie et la plus grande valeur d'humanité. J'ai pleine confiance en la réussite des femmes, quelles que soient leurs

différentes cultures et ethnies, et de tous ceux qui ont été exclus du système. Le XXIème siècle sera celui de la libération des femmes.

Dans ce contexte, j'espère proposer mes propres contributions – non seulement en écrivant sur ces questions, mais en aidant également à mettre en place les changements nécessaires.

À propos de l'auteur

Né en 1949, Abdullah Öcalan a étudié les sciences politiques à Ankara. Il a mené de manière active le mouvement de libération kurde en tant que chef du PKK depuis sa fondation en 1978 jusqu'à son enlèvement le 15 février 1999. Il demeure considéré comme un stratège de premier plan et l'un des plus importants représentants politiques du peuple kurde.

Placé en isolement sur l'île-prison d'Imrali, Öcalan a écrit plus d'une dizaine de livres qui ont révolutionné la politique kurde. À plusieurs reprises, il a initié des cessez-le-feu unilatéraux de la guérilla et a présenté des propositions constructives pour une résolution politique de la question kurde.

Le « processus de paix » actuel a commencé en 2009, lorsque l'État turc a répondu à l'appel d'Öcalan visant à une résolution politique de la question kurde. Depuis le 27 juillet 2011, il demeure à nouveau emprisonné en isolement presque total sur l'île-prison d'Imrali.

À propos de l'Initiative internationale

Le 15 février 1999, Abdullah Öcalan, le président du Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK), fut remis à la République de Turquie, suite à une opération clandestine menée par une alliance de services secrets sur ordres de leurs gouvernements de tutelle. Révoltés par cette violation outrageuse du droit international, des intellectuels et des représentants d'organisations de la société civile lancèrent une initiative pour la libération d'Abdullah Öcalan. L'ouverture d'un bureau de coordination centrale en mars 1999 marqua le début du travail de l'Initiative internationale « Liberté pour Abdullah Öcalan – Paix au Kurdistan ».

L'Initiative internationale se définit comme une initiative de paix multinationale œuvrant pour une solution pacifique et démocratique à la question kurde. Après de longues années passées en prison, Abdullah Öcalan demeure un leader indiscutable pour une majorité de Kurdes. Par conséquent, la résolution de la question kurde en Turquie est liée à son destin. Architecte principal du processus de paix, toutes les parties y participant voient en lui la personne clé pour sa réussite, ce qui fait de la libération d'Öcalan une question plus que jamais d'actualité.

L'Initiative internationale est déterminée à jouer son rôle en ce sens. Elle s'y attache en diffusant des informations objectives, en menant des activités de relations publiques et de lobbying ainsi que des campagnes d'information. En publiant les

traductions des carnets de prison d'Öcalan, elle espère contribuer à une meilleure appréhension des origines du conflit et des voies possibles de résolution.

Publications d'Abdullah Öcalan

Livres

La Feuille de route vers les négociations: Carnets de prison
(2013)

Brochures

Confédéralisme démocratique (2011)

Guerre et paix au Kurdistan: Perspectives pour une résolution
politique de la question kurde (2011)

Plus d'informations et des traductions en d'autres langues :
www.ocalan-books.com

LIBERTÉ POUR ÖCALAN !



Participez à la campagne de
signatures à cette adresse :
www.freeocalan.org

Publié par

l'Initiative internationale

« Liberté pour Abdullah Öcalan – Paix au Kurdistan »

